NOTICE

SUR

BENJAMIN RUSH.

NOTICE

SUR

BENJAMIN RUSH,

Docteur et Professeur en Médecine, et Membre de plusieurs Académies nationales et étrangères;

PAR LE BARON DES GENETTES,

Docteur et Professeur en Médecine, Ex-Médecin en chef des Armées et de la Garde Impériales et Royales.

Nous venons de recevoir de la part de MM. *Samuel-Louis Mitchill*, *Felix Pascalis* et *Samuel Akerly*, quelques numéros de l'ouvrage périodique fort estimé qu'ils publient à New-Yorck, sous le titre de *Medical Repository*.

Ce recueil, commencé en 1797, forme aujourd'hui 70 volumes.

Parmi un grand nombre d'articles intéressans, nous avons remarqué celui-ci : *An Eulogium upon* Benjamin Rush, *M. D. et P.*, etc., *by* David Ramsay, *M. D., etc. Philadelphia*, 1813, *in*-8.°; c'est-à-dire :

Eloge de *Benjamin Rush*, docteur et professeur en médecine, etc., prononcé et publié d'après le vœu de la Société Médicale de la Caroline méridionale ; par *David Ramsay*, docteur et professeur en médecine, etc. Philadelphie, 1813, *in*-8.°

C'est la première nouvelle qui nous soit parvenue de la mort de ce célèbre médecin, dont nous nous honorerons toujours d'avoir reçu des témoignages d'estime assez fréquens, malgré la distance des contrées que nous habitions respectivement, et les mers qui nous séparaient.

Outre l'éloge que nous annonçons, il y en a eu deux autres consacrés à la mémoire de *B. Rush* ; le premier a été prononcé en juin 1813, devant le Collège de médecine et de chirurgie de New-Yorck, par M. *S. L. Mitchill*, docteur et professeur en médecine ; et le second a été prononcé le 8 juillet de la même année à Philadelphie, par M. *W. Staughton*, docteur en théologie, sur la demande des gradués et des étudians en médecine de l'université de Pensylvanie.

Nous ne connaissons que les titres de ces deux éloges, ainsi nous revenons à l'extrait de celui de M. *Ramsay*, dont nous allons nous-mêmes extraire les traits principaux et les plus propres à faire connaître l'illustre personnage dont nous déplorons la perte.

Il est bon de prévenir ici nos lecteurs, que l'Auteur de cet éloge est lui-même un homme fort distingué, puisque l'on doit à sa plume l'Histoire de l'Indépendance de sa patrie, la Vie de *Washington*, la Statistique d'un Etat considérable, et qu'il est encore un médecin d'un profond savoir et d'une grande habileté.

Laissons maintenant parler le panégyriste. « C'est une chose surprenante, dit-il, qu'un praticien aussi occupé que *B. Rush*, qu'un professeur qui avait un si

grand nombre de disciples, ait encore pu trouver des instans pour écrire autant et aussi bien qu'il l'a fait. Notre surprise cessera en apprenant comment il savait ménager le temps pour acquérir des connaissances, les retenir et les coordonner. Il avait reçu de la nature une imagination vive, une mémoire étendue, un jugement sain, et il sut tirer le plus grand parti de ces précieux avantages. Depuis son enfance, jusqu'à sa dernière maladie, il ne cessa d'apprendre; il lut beaucoup et réfléchit encore davantage. »

On voit que *B. Rush* possédait à un haut degré le talent de l'analyse, et qu'il remontait des faits particuliers aux principes généraux des sciences qu'il cultivait et qu'il enseignait.

Il disait hautement qu'il devait beaucoup aux entretiens des savans, et même à ceux de tous les hommes, de quelque classe et de quelque profession qu'ils fussent. Habitué à consulter tout le monde, même de préférence ceux qui paraissent au vulgaire les plus ignorans et les plus grossiers, et qui n'en sont pas moins souvent capables de faire et de communiquer d'excellentes observations, il insistait fort, dans ses leçons de médecine, pour qu'on imitât son exemple.

Lié avec l'immortel *Benjamin Franklin*, il sut exploiter long-temps et avec un grand fruit cette inépuisable mine de savoir et de sagesse, et il se proposait même, il y a peu d'années, de réunir et de publier un choix des pensées les plus originales de ce beau génie, sous le titre de *Frankliniana*.

B. Rush avait beaucoup médité sur les grands poëtes, qu'il regardait comme des observateurs fidèles et clairvoyans du cœur humain, aussi les citait-il souvent. Dans l'ouvrage qu'il a laissé sur les maladies de l'esprit, il s'appuie fréquemment sur des passages de *Shakes-*

peare, qui développent parfaitement bien l'histoire de la folie.

Doué de l'élocution la plus facile, et même par fois très-éloquent, notre professeur embellissait dans la chaire toutes les matières qu'il traitait. Sa méthode, sa simplicité, sa clarté, son enjouement donnaient à ses leçons un charme particulier, et les gravaient parfaitement dans l'intelligence et la mémoire de ses nombreux auditeurs. Personne n'a formé dans les Etats-Unis autant de bons médecins.

B. Rush portait dans l'exercice de sa profession et près des malades des qualités aussi solides et aussi brillantes ; qualités relevées encore par une bienveillance inépuisable envers ses semblables, et sur-tout les malheureux.

Considéré comme écrivain en médecine-pratique, il a beaucoup et peut-être trop accordé à l'influence des causes extérieures et aux variations atmosphériques du climat. Il a avancé que ces causes produisaient une idiosyncrasie ou manière d'être spéciale qu'il a définie une *excitation morbide* des vaisseaux sanguins. Cette théorie dans laquelle on explique, à la vérité, d'une façon assez satisfaisante, la production de plusieurs fièvres épidémiques, ne répond pas à toutes les difficultés qui se présentent quand on veut assigner les causes les plus probables des autres maladies. Des médecins, qui admiraient d'ailleurs *B. Rush*, lui ont reproché de n'avoir point tenu suffisamment compte de la quantité d'alimens et sur-tout de substances animales que prennent les Américains, et qui surpasse de beaucoup les proportions usitées dans le vieux Monde.

B. Rush a écrit sur la fièvre jaune un Traité fort connu. Les points capitaux et distinctifs de sa doctrine sont, 1.° que des matières animales et végétales

putréfiées ont donné lieu à la fièvre de 1793; 2.° que la fièvre jaune est très-éminemment contagieuse; 3.° que le traitement doit consister dans des saignées abondantes et des purgatifs drastiques répétés. Les trois points que nous venons d'énumérer ont donné lieu, et peuvent encore fournir matière à une ample controverse. On doit même faire observer qu'au commencement de 1808, *Rush* a déclaré formellement qu'il rejetait, comme plus éclairé sur cette question, la doctrine de l'importation et de la contagion.

Quoi qu'il en soit, la sûreté de l'Europe réclame aujourd'hui plus que jamais qu'il soit pris en commun une détermination et des mesures administratives par tous les Gouvernemens, sur la question majeure et indécise de l'importation de la fièvre jaune.

B. Rush a d'autres titres à la reconnaissance publique, comme fondateur du collège de Dikson, en Pensylvanie, d'un dispensaire à Philadelphie, et d'autres établissemens utiles. Il chercha et parvint encore, comme membre d'une société de philanthropes, à adoucir le code pénal de sa patrie, et malgré des oppositions très-vives, il eut la satisfaction de voir le Gouvernement de Pensylvanie ne plus infliger la peine de mort qu'au crime de meurtre au premier degré. Il s'attacha par la suite, et ce fut l'occupation du reste de sa vie, à déraciner les vices les plus contraires à la santé, et par suite à la moralité de notre espèce.

Qui croirait qu'un homme d'un mérite aussi éminent, et qu'un aussi excellent citoyen eût été, presqu'à la fin d'une si belle carrière, l'objet public de l'envie la plus acharnée ? D'abord les contestations semblaient n'avoir pour base que des opinions médicales opposées sur la fièvre jaune. Cependant il fut bien facile de s'apercevoir qu'il se mêlait à cette discussion, en apparence

toute littéraire, le desir de ternir la réputation et de troubler le repos de l'un des fondateurs de l'indépendance américaine.

On nous peint *B. Rush* comme extrêmement religieux. Il nourrissait et fortifiait la bonté et l'élévation naturelles de son caractère par la lecture habituelle des livres saints ; et on cite à ce sujet plusieurs maximes remarquables qu'il avait souvent sur les lèvres, et qui paraissaient adoucir l'amertume des injustes querelles qu'on lui suscitait. Nous ajouterons, qu'ayant vécu à l'époque d'une révolution, qui ne fut faite et appréciée que par des ames généreuses, il n'eût pas dû être surpris de se trouver en butte aux traits de quelques méchans, qui ne prennent jamais un essor plus libre et plus audacieux que dans les grands changemens politiques.

Paris, le 12 septembre 1814.

IMPRIMERIE DE MADAME V.e MIGNERET,
Rue du Dragon, faubourg Saint-Germain, N.o 20.